

Il n'avait pas voulu se laisser piller par les soldats de la gabelle. Il les avait assailli les armes à la main et avait fait mordre la poussière à trois de ces agents impitoyables. La solidarité, une chose inique, était imposée, on le sait, dans chaque village.

On payait pour son voisin.

Et ces infortunés habitants de Malounay avaient exécuté la révolte de Du Cantel.

CHAPITRE XVIII

Tribunal grotesque et sanglant.

Nos lecteurs se rappellent la lutte qui avait eu lieu entre notre héros et les soldats du fisc.

Après avoir abattu trois de ses adversaires, après avoir assuré la fuite de Marie-Jeanne et la sienne, Du Cantel avait tenu ses ennemis quelque temps en échec ; puis il avait mis le feu à la pièce dans laquelle il s'était barricadé, pour que l'incendie opposât un obstacle momentané à ceux qui pourraient le poursuivre, et il s'était élancé dans la campagne.

Lorsqu'ils eurent éteint les flammes, les soldats avaient poussé un cri de rage en voyant deux de leurs camarades tués, ainsi que le principal agent de la gabelle et s'étaient précipités au dehors pour rattraper le fugitif.

Mais celui-ci avait déjà de l'avance, et l'ombre de la nuit avait protégé sa fuite.

Les soldats revinrent à la ferme et exercèrent leur fureur contre tout ce qui restait dans cette pauvre maison déjà pillée et incendiée, frappant les murs, arrachant les portes, brisant les fenêtres, saccageant tout, sentant augmenter leur rage à mesure qu'elle se déversait impuissante sur la pierre et le bois.

Cela résistait, mais cela ne criait pas, cela ne souffrait pas.

Il fallait à ces natures féroces, ivres de vengeance, des pleurs et du sang.

Quelques habitants qui se croyaient quittes de toute recherche pour avoir livré presque tout ce qu'ils possédaient, étaient revenus au hameau ou dans les cabanes environnantes.

Leur vie devait payer ce que les forbans mercenaires appelaient les crimes de Du Cantel.

La compagnie de ces agents du fisc, plutôt routiers et malandrins que soldats, se composait d'une trentaine d'hommes commandés par un bas officier et deux sergents.

Le bas officier se nommait Boisrobert dit Francœur.

On disait qu'il appartenait à une famille autrefois estimée et qui avait fourni aux armées et à l'Eglise quelques hommes éminents.

Il en était le dernier et peu illustre rejeton.

Les tripots et les ribaudes avaient dévoré jusqu'à son dernier écu.

Les dîners pipés, les amants jaloux qui avaient eu recours à sa dague peu scrupuleuse, avaient quelque temps soutenu et alimenté ses vices onéreux.

Mais les dupes s'étant montrées plus rares, et la profession devenant dangereuse, il se trouva un jour sans un rouge liard n'ayant perdu aucun de ses violents appétits, ayant même augmenté leur contingent d'une soif inextinguible.

Une seule ressource lui restait : se faire soldat.

Richelieu manquait de troupes. On se battait un peu partout.

Assauts, villes mises à sacs, pillages, rapines et viols, voilà le programme alléchant des guerres d'alors.

Oui, mais on risquait d'attraper quelques bonnes estocades.

Or Boisrobert, dit Francœur, aimait le plaisir et le vin, mais il n'aimait pas les coups.

Soldat de police, cela lui irait bien mieux.

Entrer dans le guet, il n'y fallait pas songer. Il avait une réputation exécrationnelle, et quelque peu scrupuleux que l'on fût alors dans le choix des hommes destinés à garder la vie et la fortune des citoyens, on aurait hésité à choisir un soudard qui avait vingt fois mérité la potence.

La ferme des aides, la ferme de la gabelle étaient moins difficiles dans le choix de leurs agents.

Boisrobert se souvint qu'il avait rendu quelques services secrets à un des traitants les plus puissants de l'époque.

Il obtint par son entremise d'entrer dans la gabelle et on lui donna une demi-compagnie d'agents à commander.

C'était la position qui lui convenait. En peu de temps il devint la terreur des paysans qu'il rançonnait impitoyablement. L'argent rentrait avec une admirable régularité, bien que Boisrobert, dit Francœur, fit d'abord sa part et celle de sa bande très large et très copieuse.

Payer ne suffisait pas ; il fallait que le misérable imposé pourvût largement aux besoins de la troupe de Boisrobert, et ces besoins étaient grands.

Malheur à qui ne lui ouvrait pas largement sa cave et son garde-manger. Comme la moindre infraction aux édits d'impôts menait à la prison et à la corde, notre coupe-jarret inventait une fraude ou une contravention, et le malheureux récalcitrant était garrotté, traîné au cachot et le plus souvent accroché à un arbre de son champ.

Boisrobert avait choisi deux sergents bien faits pour le seconder.

De penchants crapuleux et féroces, avides de pillage et de grasses lippées, déjà bronzés par tous les crimes, ils étaient bien dignes de commander en sous-ordre cette bande de malandrins au service du fisc.

L'un des deux sergents qui avait vendu ses services à tous les partis, soldat de maraude, détrousseur de cadavres après le combat, un certain Morlot dit Cœur-Volant—ces bandits avaient tous des surnoms gracieux,—homme d'une cruauté froide, astucieux, fourbe, sournois, était le bras droit de Boisrobert qu'il flattait et captivait par ses délations. Gros, court, les yeux petits aveuglés d'épais sourcils, il avait un aspect réellement repoussant.

Le second sergent, Furbis dit Coup-de-Vent, était un petit brun irascible et rageur, d'un tempérament bilieux.